

ETIENNE DUPONT

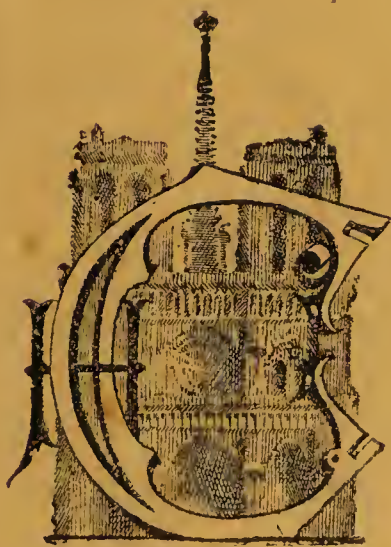
UNE

ASTROLOGUE BRETONNE

AU MONT SAINT-MICHEL

(1365-1370)

(Extrait de la REVUE DE BRETAGNE)



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL

1910

B. xxii Aug

55200

ÉTIENNE DUPONT

UNE

ASTROLOGUE BRETONNE

AU MONT SAINT-MICHEL

(1365-1370)

(Extrait de la REVUE DE BRETAGNE)



VANNES
LAFOLYE FRÈRES
ÉDITEURS
2, place des Lices, 2

PARIS
HONORÉ CHAMPION
IMPRIMEUR-LIBRAIRE
5, quai Malaquais, 5

1910

UNE ASTROLOGUE BRETONNE

AU MONT SAINT-MICHEL

(1365-1370)



Tiphaine Ragueneil, femme de Bertrand Duguesclin, est restée une des figures les plus sympathiques, mais aussi les plus mystérieuses de l'histoire bretonne; la légende l'a auréolée; et si les poètes et même les meilleurs prosateurs, comme Froissart et Brantôme, ont célébré « la douce fée », les chroniqueurs et les annalistes n'ont donné sur elle et particulièrement sur son séjour au Mont Saint-Michel, que des renseignements bien vagues. Le document le moins incomplet que nous ayons sur ce sujet intéressant est une *remarque* extraite des Curieuses Recherches d'un moine bénédictin, Dom Thomas Le Roy (1).

La voici :

« L'an 1374, Thyphaigne de Ragueneil, fille du vicomte de la Bellière, estant à Dinan, au lit malade, preste à sortir de ce monde, avant de mourir, manda l'abbé Geoffroy de Servon pour le prier de faire ses obsèques, ce qu'il fist officiant pontificalement à l'enterrement de cette dame; puis, il s'en revint en ce Mont par la ville de Saint-Malo. La cause pourquoy ceste dame demanda que Geoffroy de Servon fit ses obsèques, estoit qu'elle le cognoissait, ayant, peu de temps avant de mourir, demeuré en la ditte ville de ce Mont Saint-Michel, quelques années après que messire Bertrand du Guesclin, son mari, qui, par son généreux courage, mérita d'estre connestable de France et gouverneur de la province de Normandie; auquel ayant eu commission

(1) Ms. in-folio de la Bibliothèque de Caen; fonds Mancel, édité par M. Eugène de Beaurepaire sous ce titre : *Les Curieuses Recherches du Mont Saint-Michel*, par Dom Thomas Le Roy. Caen, Le Gost, 1878. 2 vol. grand in-8°.

d'aller faire la guerre en Espagne, avec une grosse armée, elle demanda permission de venir demeurer en ce Mont, en attendant son retour ; ce qu'il luy accorda ; et luy même, avant son départ, luy fist bastir une maison au hault de ladite ville, que l'on voit encore ce jourd'hui toute ruinée (1) ; un pend de muraille de laquelle est construit sur trois piliers qui se voient fort à l'aise des fenêtres du bout du dortoir à présent du monastère. On l'appelle vulgairement le chasteau de dame Thyphaine (2) ; et où le dict Bertrand du Guesclin la logea et luy laissa cent mille florins en garde, qu'elle départit libéralement jusques au dernier denier à tous les soldats et cappitaines qui, ayant perdu leurs biens à la guerre, venoient en ce Mont luy faire visite ; les excitant, par là, de retourner à l'armée, sous les enseignes de son mary. Il est à croire que ceste dame estoit devociouse à l'archange saint Michel beaucoup ; car à quoy bon aurait-elle eslu une si triste demeure, au restant, elle qui avoit tant de belles demeures et de beaux chasteaux, si ce n'avoit esté pour la dévotion du lieu si saint, le patron duquel estant le chef de la milice céleste, elle peust plus facilement prier en ce lieu pour la conservation de son mary ? Ses occupations journalières le prouvent, car il est dit d'elle qu'elle estoit bien entendue à la philosophye et astronomie judiciaire, s'occupant à calculer et dresser des éphémérides et des jours fortunez et infortunez à son mary. Ainsy même qu'elle luy en avoit desia remarqué auparavant qu'il fust party. Enfin, ce Mont luy estoit propre quant à la vénération et devocion du lieu, que aussy quant à la situation où l'horizon ne luy pouvait être caché. D'Argentré rapporte cecy au livre VII de son *Histoire de Bretagne*. »

Un autre annaliste du monastère, Dom Jean Huynes, qui écrivait l'histoire de son abbaye, quelques mois avant que Dom Thomas Le Roy consignât ses *Remarques*, consacre seulement une dizaine de lignes au séjour de Tiphaine au Mont Saint-Michel (3).

(1) Thomas Le Roy faisait cette remarque le 18 février 1647.

(2) BERTRAND ROBIDOU, *Histoire et Panorama d'un Beau Pays*. Dinan, 1861, p. 114, prétend que Tiphaine s'était réservée une chambre dans le monastère du Mont Saint-Michel. Cette allégation qui ne repose sur aucun texte, doit être écartée ; d'ailleurs, d'après la règle bénédictine, aucune femme ne pouvait être admise dans les locaux occupés par les moines, à plus forte raison coucher dans une abbaye.

(3) *Histoire Générale de l'abbaye du Mont Saint-Michel au péril de la Mer*, par DOM JEAN HUYNES. éditée par E. de Robillard de Beaurepaire. Rouen, A. Le Brument, 1872, 2 vol., grand in-8°.

A l'aide du texte qui précède et par la critique de plusieurs manuscrits provenant de la célèbre abbaye bénédictine et déposés, aujourd'hui, à la bibliothèque d'Avranches, en rapprochant également certains passages des chroniqueurs du temps, nous allons essayer de reconstituer la vie de « la fée » au Mont Saint-Michel, dans la seconde moitié du quatorzième siècle.

Nous nous demanderons, en premier lieu, s'il est exact, comme certains auteurs l'ont prétendu (1), qu'une véritable école d'astronomie exista, au Moyen-Age, au Mont et s'il est vraisemblable que Tiphainé en suivit les cours ?

Ce qui a pu faire croire, la bonne volonté aidant, que les moines tinrent au Mont Saint-Michel une école de ce genre, c'est probablement la nature de plusieurs manuscrits figurant aujourd'hui dans les collections avranchaises. Remarquons, tout d'abord, que ces manuscrits ne sont guère nombreux, cinq ou six seulement ; l'un commence, l'autre finit par un calendrier ; un troisième en contient un où, à la tête de chaque mois, se trouve un vers latin relatif à l'astrologie. Deux autres, enfin, traitent plus complètement de cette science. Analysons très succinctement ces manuscrits et seulement dans la mesure utile à cette courte étude.

Le manuscrit 162, ancienne cote Montfaucon 207, est ainsi désigné dans le Catalogue Général des Manuscrits des Départements : VICTOR VITENSIS, JORNANDÈS, GILDAS ET GUILLELMUS APULIENSIS. Il contient, folios 17 et 18, un calendrier relatif au mois de janvier, février, novembre et décembre. Ses dimensions sont 275^{mm} sur 210^{mm}. Il est sans intérêt pour nous.

Le manuscrit 226, ancienne cote Montfaucon 223, paraît être des douzième et treizième siècles (215^{mm} × 150^{mm}) ; il contient divers OPUSCULES ASTROLOGIQUES. Au folio 48, on trouve une définition de l'Astronomie, paraissant empruntée à Isidore de Séville : « Astronomia est astrorum lex. » ; au folio 60, on remarque un fragment astrologique, ainsi disposé :

I.	II.	III.	IIII.	V.
a.	b.	e.	d.	e.
VIII.	I.	VI.	I.	III.
f.	g.	h.	i.	k.

(1) Notamment MM. Fulgence Girard et Le Héricher.

Cette notation est suivie de la règle suivante : « Iestas litteras divide per O ; si superaverit de ipso compote I vel de [?] erit de sole et si II erit de Lucifero. » Suit une figure coloriée pour expliquer les noms et la valeur des planètes ; au folio 48 se trouvaient déjà plusieurs figures paraissant s'appliquer aux phases de la lune. Les principaux chapitres sont intitulés : De Thronis. Incipit astrum de diebus VII : de Nocte, id est Jovis. — De hora bona sive mala. — Incipit compotus de XII fatis per homines vel feras. — Alnac, hoc est caput de Ariete. Alcesmec, hoc est caput de Virgine, etc., etc. Au folio 83, commençait un traité de Marcianus Capella ; nous en retrouvons une partie dans le manuscrit 235. Viennent ensuite plusieurs figures d'Astrologie ou d'Astronomie.

Au folio 90 commence un traité d'Arithmétique ou mieux un traité d'Algorisme : « Algorismus est ars numerandi artificiose per additionem numeri ad numerum, per subtractionem numeri e numero, etc. » C'est une définition classique des quatre règles. L'auteur ajoute : « Dicitur autem Argorismus a nomine inventoris a nomine scilicet Argorismi qui hanc artem invenit. » Enfin, au folio 92, est fait un commentaire sur un sujet astrologique.

Le manuscrit 235, ancienne cote Montfaucon 224, est formé par une série d'études astronomiques ; aussi est-il désigné sous ce titre : *OPUSCULA VARIA ASTRONOMICA*. Il contient notamment :

Folio 27 v° : De Astronomia ; quam sit ultima actium.

Folio 28 v° : De his quæ præstat Astronomica ; c'est un fragment des Origines d'Isidore de Séville (liv. III).

Folio 40 : Astronomia Marcianii Capellæ. VIII, 814.

Folio 47 : Table des signes du Zodiaque.

Folio 78 : Traité du Zodiaque : « Explicit ysagoga minor (Japharis Mathematici in Astronomiam per Adelardum Bathoniensem ex arabico sumpta. » Nous reviendrons sur cette mention.

Le manuscrit 240, ancienne cote Montfaucon 193, renferme divers opuscules de Marcianus Capella, notamment le Livre des Noces de Neptune ; au folio 16 existe une note marginale sur les distances et les mesures de longueur : « Leuga habet stadia XII, stadium habet DCXXV pedes, passus CXXV ; passus vero habet pedes V ; per autem XII uncias ; miliarium habet passus mille ; pedes V stadia VIII ; gradus habet X pedes. » Au folio 18 sont

donnés certains conseils pour ne pas se perdre en chemin :

Rite tuas retinere vias si noscere quæris...

Suit une énumération des principales constellations :

Ad borea partes Arcturi vertuntur et Anguis.

Enfin au folio 87, on trouve un petit traité de Géométrie. Tels sont les seuls manuscrits scientifiques que possédait, à notre connaissance du moins, la bibliothèque des moines. En admettant que les pillards révolutionnaires, lors du sac de l'abbaye, en aient détruit une moitié, on peut affirmer que le Mont possédait, tout au plus, une douzaine de manuscrits ayant trait à la science sidérale.

Et encore la nature de ces manuscrits les rattache-t-elle bien plus à l'Astrologie, art chimérique, qu'à l'Astronomie, science positive. A part certains passages présentant un caractère plus ou moins géométrique ou cosmographique, ces manuscrits sont œuvres d'imagination. L'un d'eux s'exprime même ainsi : « Astrologia partim naturalis, partim superstitiosa ». La contemplation des astres était alors pratiquée beaucoup moins pour déterminer le cours des sphères célestes que pour en tirer des horoscopes. Pour s'en convaincre, il suffit de citer un ou deux passages des manuscrits Micheliens ; dans l'un, on lit : *De latrone qui furatur* ; dans un autre on indique aux maris la façon de savoir si leurs femmes les trompent : « *Si quis te venit interrogare de muliere, si adulteravit an non, scias certe qualis hora est et si est hora de Marte an Mercurio, scias certe quod fornicavit* » (1). C'est assurément à l'aide de semblables manuscrits que Tiphaine dressa ses fameuses tablettes, indicatrices des jours fastes et néfastes. Ouvrons plutôt, à nouveau, le manuscrit 235 que plusieurs auteurs ont attribué à tort à la femme de Duguesclin, puisqu'il est du douzième siècle, c'est-à-dire qu'il fut écrit deux cents ans environ avant la venue au Mont de la femme de Bertrand Duguesclin.

Dans ce manuscrit, chaque mois commence par un vers (?) latin dont la mesure paraît se rapprocher de l'hexamètre. Il indique les jours funestes de chaque mois ; on y lit, aussi, l'indi-

(1) Plusieurs passages des manuscrits astrologiques ont trait à la Médecine ; ainsi au folio 47 de ms. 235, on lit : « *De Fistulis organicis* ; », au folio 51 : « *Psilotrum ad noxios quosque humores exhinsecus dissicandos et pilos qui displicent extirpendos, Calcem arefactam in pulverem reductam.* »

cation du nombre des jours dans le mois, des phases de la lune et de la durée des jours et des nuits. En janvier, c'est le premier et le septième jour qui sont néfastes ; en février, le troisième et le quatrième ; en mars, les gourmands et les buveurs doivent redouter le premier et le neuvième jour :

Primus mandentem disrumpit, nona bibentem.

En avril, il faut craindre, le 10 et le 11, les morts violentes :

Denus et undenus est mortis vulnere plenus.

Le 12 de ce mois, les pluies sont abondantes ; les cataractes du ciel s'ouvrent : « *Ruptæ sunt fontes aquarum* » ; mais par bonheur, cinq jours après, le soleil pénètre dans la constellation du Taureau.

Le 3 et le 7 mai, le 10 et le 15 juin subissent l'influence mauvaise des astres :

Tercius occidit et septimus ora cecidit.

Denus pallescit, quindenus federa nescit.

Le 13 juillet est plein de périls ; le 1^{er} août n'épargne pas l'homme le plus robuste et le second exerce un pouvoir si pernicieux qu'il peut détruire toute une cohorte :

Prima necat fortem perditque secunda cohortem.

En septembre, le 3 et le 10 engendrent des maladies qui, fatalement, occasionnent la mort.

Le 3 octobre présage le carnage et le 5 du même mois, à cause de l'influence du Scorpion, est un très mauvais jour. Décembre est le mois des poisons : *mensis virosus* ; le 7 de ce mois rendait l'homme exsangue, maigre et long comme un serpent.

Si le manuscrit, que nous venons d'analyser sommairement, n'est pas, et pour cause, l'œuvre de Tiphaine Ragueneil, nous croyons, du moins, qu'il fut composé au Mont Saint-Michel ou dans les pays environnants. A côté des observations générales, grâce auxquelles son auteur croit pouvoir, d'après la révolution des astres, fixer à certains jours la mort de ceux qui sont nés sous tel signe et la ruine de toute entreprise commencée sous telle constellation, on trouve, dans ce manuscrit, des remarques spéciales au Mont et aux contrées voisines ; c'est ainsi qu'au 8 mai, il indique que la fête de saint Michel doit être célébrée,

en chapes ; que le 18 juin, il faut faire, en douze leçons, l'office de saint Aubert, évêque d'Avranches, et, le 28 juillet, celui de saint Samson, évêque de Dol ; la fête de saint Pair, particulièrement honoré dans le diocèse d'Avranches, se solennise le 23 septembre et la dédicace de saint Michel sur le Mont Gargan le 29 du même mois. Le 16 octobre, l'église du Mont célèbre l'apparition de l'archange au Mont Tombe et il est spécifié, dans le manuscrit, que les religieux doivent, ce jour-là, revêtir la chape brodée d'or avec les orfrois d'argent. Enfin, dans le manuscrit contenant le martyrologe d'Usuard, apparaissent aussi plusieurs observations astrologiques auxquelles on a ajouté certaines éphémérides, relatives à la mort des bienfaiteurs de l'abbaye : laissant de côté ces noms, mentionnons seulement quelques dates néfastes : le javelot de mars est mortel, le 1^{er} et le 4 de ce mois qui, d'ailleurs, semble porter malheur au Mont, puisque, pendant son cours, il s'y effondra plusieurs maisons et que 38 personnes furent écrasées. En mai, craignez les 3 et 7 :

Tercius in maio lupus est et septimus anguis.

Enfin, les 10 et 13 juillet, 1^{er} août, 3 septembre, 10 octobre, 5 novembre, 10 et 12 décembre sont indiqués comme néfastes.

Ne concluons pas, cependant, de la présence de ces manuscrits dans les collections micheliennes, que l'abbaye normande vit tenir dans ses salles une véritable école d'astronomie et qu'un observatoire se dressait sur la plus haute tour de l'édifice. Quelques auteurs ont même donné le nom du directeur de l'établissement : Adélard de Betton ou encore Adélard de Béthune ! Nous ne savons, vraiment, sur quels textes ces historiens se basent ? Au folio 78 du manuscrit 235, il est bien parlé d'Adelardus Bathoniensis, mais d'aucun passage, on ne peut déduire sa présence au Mont. C'est une faute aussi de traduire Bathoniensis par Béthune ou encore par Betton (près de Rennes). Adélardus Bathoniensis (1) était un religieux anglais de l'ordre de Saint-Benoît ; il vivait sous Henri I^{er} ; il fréquenta les gymnases de Tours et de Laon et voyagea en Grèce, en Asie-Mineure et,

(1) « Adelardus sive Athelhardus Anglus, ord. S. Benedicti monachus Baduniensis sive Bathoniensis ; de eo Guillelmus Malmesburiensis videndus [De gestis reg. Angl. t. II, c. 10] et post eum Lelandus cap. 171. IAC. BRUCKERI HISTORIA CRITICA PHILOSOPHICÆ, tome III, Leipsig, 1766, p. 682, 683.

dit-on, en Egypte et même en Arabie. « Comme naturaliste Adé-
lard ne doit rien à l'école de Paris, où les sciences naturelles ne
paraissent pas avoir été cultivées avec beaucoup de zèle dans les
premières années du douzième siècle ; mais comme philosophe,
il est bien compté parmi les auditeurs de cette école (1). »

Casimir Oudin dans son *Commentarius de scriptoribus Eccle-
siæ antiquis* (2) donne le titre de plusieurs ouvrages de ce
moine :

I. ADELARDI BATHONIENSIS ET NEPOTIS DIALOGUS [DE RERUM
CAUSIS]. Le prologue de cet ouvrage, dédié à Richard, évêque à
Bayeux, a été publié par D. Martène (Thes. Anecd., t. I, 1717,
col. 291-292.

II. ADELARDI BATHONIENSIS DE DECISIONIBUS NATURALIBUS.

III. LIBER ADELARDI DE CAUSIS NATURALIUM COMPOSITIONUM.

IV. ADELARDI BATHONIENSIS QUÆSTIONES NATURALES.

V. MAGISTRI ADELARDI ASTROLABIUM.

VI. ISAGOGE MINOR JAPHARIS MATHEMATICI IN ASTRONOMIAM EX
ARABICO SUMPTA. C'est le traité compris dans le manuscrit 235 de
la Bibliothèque d'Avranches et qui commence au folio 78.

VII. ERICH ELKANRESMI, i. e. *Tabulae Chawaresmicæ per
Adelardum Bathoniensem ex Arabico traductæ*.

VIII. ADELARDUS DE DOCTRINA ABACI.

IX. EUCLIDIS ELEMENTORUM LIBRI XV EX VERSIONE ADELARDI DE
ARABICO.

X. EUCLIDIS ELEMENTA CUM SCHOLIIS ET DIAGRAMMATIBUS LATINE
REDDITA PER ADELARDUM BATHONIENSEM (3).

(1) HAURÉAU : *De la Philosophie Scolastique*, tome I, p. 260, 1850. Les Quæ-
stiones naturales perdifficiles, d'Adelard, éditées à Louvain, par Jean de Westpha-
lie (in-4°), dès 1472, renferment des idées très originales sur l'âme des bêtes et
les fonctions du cerveau. Voir à ce sujet *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*,
tome LIX, 1898, p. 414 à 417.

(2) Leipzig, 1722, col. 1016, 1018.

(3) Nous nous sommes un peu étendus sur Adé-
lard de Bath, parce qu'il est
certain que Tiphaine Raguene-
l s'inspira de ses œuvres. On
trouvera de curieux
renseignements sur ce
bénédictin anglais dans
THOMAS WRIGHT, *Biographia
Britannica literaria, Anglo-Norman
Period*, London 1846, t. II, p.
94-104. On peut se demander
si le moine n'était pas le
fils ou le frère d'Adelardus,
inscrit au Domesday, folio 269
br. comme sous tenant « inter
Ripam et Mersam ? » Au
moment du

Recherchons maintenant l'endroit où Duguesclin fit élever un logis à dame Tiphaine.

Au Mont Saint-Michel, on montre encore aux touristes, gens admirateurs et crédules, une très jolie tourelle, appelée tour du Guet. Elle se dresse à quelques mètres de la Porte du Roi. C'est une élégante construction cerclée et sillonnée d'arêtes primaires et dont la tête fine et curieuse se dresse au-dessus des remparts. On dit, communément, que Tiphaine passait ses nuits à suivre, sur la plateforme de cette tourelle, le cours des astres ; certes, le lieu est bien choisi pour placer l'observatoire de la fée ; les grosses tours du Roi et de l'Arcade faisant corps avec les épaisses murailles enserrant le Mont sont bien en harmonie avec l'idée que nous nous faisons des solides défenses de la forteresse, et cette tourelle du Guet, légère et gracieuse, rentrerait à merveille dans le cadre charmant où il nous plaît d'évoquer la gracieuse compagne de Bertrand Duguesclin.

Mais la vérité historique proteste par cette excellente raison que la tour du Guet fut construite sous l'abbé Robert Jollivet de 1415 à 1420. Il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur cette tourelle pour y reconnaître aussitôt la facture du quinzième siècle. Or Tiphaine mourut à Dinan en 1374, c'est-à-dire quarante-cinq ans environ avant que cette construction ne fut élevée.

Cherchons, ailleurs, son logis.

Un manuscrit de l'Abbaye, le Terrier (1), parlant du « chasteau de Madame Tifaine », en signale les arcades et dit : « Il joignait d'un bout à la grande rue. » De plus, il est indiqué que la maison du Gobelin devait être précisément le logis de la dame : « Aux yeux des Montois, dit M. Victor-Désiré Jacques (2), Tiphaine, généreuse jusqu'à la prodigalité et dont les nuits se passaient à considérer les étoiles, entretenait des rapports avec le diable, lequel en échange de son âme lui avait fait présent d'un esprit familier, d'un *gobelin*, résidant presque toujours dans une citerne ou fontaine, derrière le château. Or le trou du Gobelin a été bouché, vers 1840, par M. l'abbé Lecourt, propriétaire du terrain situé entre les arcades et la rue ; la maison restaurée ac-

partage des terres saxonnes par Guillaume le Conquérant, il tenait une hyde de terre dans le centenie de Valentude, en vertu d'une donation de Roger le Poittevin. »

(1) *Le Terrier*, ms. 217 de la Bibliothèque de la Ville d'Avranches.

(2) V. D. JACQUES, *Le Mont Saint Michel en poche*, Avranches, 1877, in-12.

tuellement, connue sous le nom de Maison de Duguesclin, ne serait donc pas celle que la fée bretonne habita autrefois. » Nous partageons l'opinion de M. Jacques tout en reconnaissant que le problème n'est pas facile à résoudre. On ne saurait, d'après nous, tirer aucun argument sérieux, pour déterminer la date des logis revendiquant l'honneur d'avoir abrité Tiphaine, des pierres d'ornementation qui décoraient ces logis. Il ne faut pas oublier que, dans toutes les maisons du Mont, il a été employé des pierres taillées bien antérieurement à leur pose et qui provenaient de démolitions. Après tout, le problème n'est pas de haute importance. Le logis tel que l'habita Tiphaine a disparu, c'est certain ; quant à son emplacement c'est une question de cinq ou six mètres ; il serait puéril, pour le retrouver, de se livrer à des recherches longues et minutieuses qui, d'ailleurs, n'aboutiraient à aucun résultat. Une chose est certaine : Tiphaine habita au Mont.

A quelle époque y vint-elle résider ?

Evidemment, postérieurement après son mariage avec Bertrand Duguesclin ; en quelle année fut-il célébré ?

Cuvelier est le seul témoin contemporain qui mentionne ce mariage et il place cet événement entre l'affaire d'Evran et le procès intenté par Bertrand à l'anglais Felton, c'est-à-dire à la fin de 1363 (1). Toutefois cette date nous semble très contestable. Comme le remarque l'éditeur de la *Chronique de Cuvelier*, on ne voit pas bien comment, si Duguesclin se maria dans les derniers mois de l'année 1363, ou dans les premiers de 1364, c'est-à-dire peu de temps après la prise de Trogoff, il aurait pu se rendre en Bretagne pour se marier et rester même auprès de sa femme un temps relativement long, puisque celle-ci craignit un instant que l'amour ne fit abandonner à son époux le métier des armes. Il se serait ensuite trouvé à la bataille de Cocherel. Dom Lobineau fixe avec bien plus de raison le mariage de Duguesclin à l'année 1360 (2). Il aurait profité de la trêve conclue entre Charles de Blois et Jean de Montfort, trêve qui dura 25 mois

(1) *Chronique de Bertrand du Guesclin* par CUVELIER, trouvère du XIV^e siècle, publiée pour la première fois par E. CHARRIÈRE ; Paris, Didot, 1839. Cf. I, p. 121-122. Voir aussi P. GRIFFET, tome VI, p. 179, dans l'édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel.

(2) Duguesclin avait alors 40 ans environ, étant né, probablement en 1320, plutôt même après qu'avant. Cf. SIMÉON LUCE. *La Jeunesse de Bertrand Duguesclin*, p. 9, en note.

environ. A cette époque, Duguesclin fit un voyage à Dinan et c'est là qu'il aurait connu demoiselle Epiphanie Ragueneel, fille de Robin Ragueneel et de Jeanne de Dinan, héritière de la Bellière (1). Cette date de 1360 nous rapproche bien plus de celle de 1359, à laquelle il semble bien que Duguesclin se fiança avec Tiphaine, car il faut rejeter l'hypothèse d'une union projetée durant un prétendu siège de Dinan. Ni les actes, ni les chroniqueurs du temps ne font mention de ce siège ; les hostilités eussent, d'ailleurs, été contraires aux stipulations de la trêve de Bordeaux, renouvelée à Londres, le 18 mars 1359. Le Baud, en parlant de ce siège et en le plaçant au printemps de 1359, n'a fait que suivre l'erreur de Cuvelier (2). Si l'année 1359 fut celle qui vit l'union de Duguesclin et de Tiphaine, la nouvelle épouse avait alors 24 ans, puisqu'elle était née en 1335. Elle s'occupait depuis longtemps d'astrologie :

Là (3) y ot une dame, de chevaliers fu née,
 Thiéphaine fu la dame par son nom appelée,
 Et fu de haultes gens extraite et engendrée ;
 XXIII ans avoit, ne fu point mariée ;
 Mais c'étoit la plus sage et la mieux doctrinée,
 Qui fust en un pais n'en toute la contrée ;
 Du sens d'Astronomie étoit bien escolée,
 Et de philozophie étoit sage esprouvée ;
 Encores, disait-on, que c'étoit destinée ;
 Et li boz sens de soy, elle estoit si fondée,
 Livenoit proprement des paroles de fée ;
 Mais à dire raison, elle estoit inspirée,
 Et la grâce de Dieu parfaitement fondée ;
 Puis ot elle Bertran et fut son espousée,
 Malgré maint chevalier dont elle fust amée (4).

(1) Voici, d'après POL POTIER DE COURCY, *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, Rennes, Plihon, 1890, tome III, p. 18. Verbo *Ragueneel*, quelle serait la filiation de Tiphaine : « Robin, conseiller et chambellan des ducs Jean II, Artur II et Jean III de Bretagne, mort en 1320, père de Robin, dit le Jeune et aïeul de Robin l'un des chevaliers du combat des Trente, en 1350 ; marié à Jeanne de Dinan, dame de la Bellière. De ce mariage 1° Guillaume, tué à la bataille d'Auray 1364, marié à Jeanne de Montfort ; 2° Tiphaine, première femme de Bertrand Duguesclin ; Jean, tué en 1415, etc. etc... Armes : Ecartelé d'argent et de sable, au lambel de l'un en l'autre (sc. de 1283), *aliàs*, contre écartelé de la Bellière. » Nous donnons ces renseignements sous réserves, le nobiliaire n'indiquant pas les sources.

(2) LE BAUD, *Histoire de Bretagne*, éd. d'Hozier, Paris, 1638, p. 315.

(3) C'est-à-dire à Dinan.

(4) *La Vie Vaillant Bertran du Guesclin*, vers 2318-2340.

Déjà, depuis longtemps aussi :

« Cette dame gentille et de bonne lignée »

avait

« Trouvé par droite Astronomie,
Que Bertran passerait fleur de la chevalerye (1).

Huit jours après son mariage, elle déclarait, tout net, à son mari qu'il devrait toujours suivre ses conseils. Elle avait une si grande foi dans sa science, qu'elle se considérait comme infaillible :

« Monseigneur, savez que je vous prie,
Que mon conseil créiez ou vous ferez folye. »
Là li apprist comment en bataille adrecie,
Il se combatterait à l'espée fourbie,
Et li iours eureux li dit et certifie
Et dit : « Tant que ferez ce que je signifie,
Vous ne serez vaincu ne vo gent de confie ».

L'amour, toutefois, n'aveuglait pas Bertrand au point de consulter sa femme sur la tactique à suivre dans ses expéditions si aventureuses. Le chroniqueur-poète affirme que le vaillant capitaine s'en repentait souvent :

« Mais Bertran la tenoit très tout à truferie
« Et depuis on trouva la besogne averie ;
« Quant, par devant Alroy fu sa gent deconfie
« Car à donc y fu pris, come l'istoire le crie,
« Parce qu'il ne fist pas le sens de la partie (2).

Mais le texte de Dom Thomas Le Roy précise mieux encore l'époque à laquelle Tiphaine vint résider au Mont : « Duguesclin, dit le chroniqueur, ayant eu commission d'aller faire la guerre en Espagne avec une grosse armée, Tiphaygne lui demanda la permission de venir demeurer en ce Mont, en attendant son retour (3) ». Recherchons à quelle époque eut lieu cette expédition.

L'expédition d'Espagne a été l'objet de plusieurs controverses entre les historiens français et espagnols ; de plus, il y a dans

(1) Id., Ibid. vers 3443.

(2) Id., Ibid. vers 3448-3465.

(3) DOM LE ROY, *Cur. Chr.* 1. p.

le texte de Froissart des obscurités et des inexactitudes nombreuses. Heureusement, des pièces originales ont été découvertes dans les archives des deux pays et, grâce à certaines chartes, il est possible de fixer d'une façon indiscutable les dates du départ et du retour de Bertrand Duguesclin.

Lorsque Charles V, Urbain V et Don Henri de Transtamare eurent payé la rançon de Duguesclin, fait prisonnier à Auray par Jean Chandos, le héros breton n'eut rien de plus pressé que de lever des « *compagnies* » pour les conduire dans la péninsule ibérique au secours de Don Henrique, luttant contre Don Pèdre. Avant de partir, il fit, le 22 août 1365, serment d'engager au roi le comté de Longueville, en cas de non exécution de sa promesse (1) ; cet engagement fut renouvelé, à Paris, le 30 septembre suivant ; aussitôt après il se mit en route pour l'Espagne et arriva à Barcelone, entre le 1^{er} et le 9 janvier 1366 (2), les hostilités recommencèrent et nous trouvons le héros breton à tous les sièges importants, Mangalon, Burgos, Briviesca ; mais après le couronnement d'Henrique, tandis que quelques compagnies, notamment celle de la Marche rentrent en France, Duguesclin et plusieurs bretons parmi lesquels Ollivier de Mauny, seigneur de Lenen (3) restent en Espagne pour aller faire la guerre aux Sarrazins de Grenade. Le 27 décembre 1367, nous retrouvons Bertrand Duguesclin prisonnier, à Bordeaux, du prince de Galles et de Jean Chandos. Il est relaxé contre une rançon de cent mille doublons d'or (4). En février 1368, il est à Montpellier en train d'enrôler des compagnies pour faire une campagne en Provence (5). Cette expédition terminée, il rentre immédiatement en Aragon et prend la bataille de Montiel, livrée le 14 mars 1369 et non le 13 août 1368, comme l'écrit Froissart. Le 4 mai 1369, Don Henrique, roi de Castille, lui donne des biens considérables en Espagne, à la condition qu'il reste à son service et, à la mort du roi, au service de Don Juan, héritier présomptif de la couronne. L'original de ce diplôme se trouve à la Bibliothèque de la ville de Rennes (6).

Le 26 juin 1370, Duguesclin, toujours en Espagne, signa, à

(1) *Arch. Nat.* J. 281. 4, 5, 6.

(2) *Arch. Nat.* XI. 38, f^o 246 et ZURITA, *Annales*, livre IXC. 61. Voir aussi la note des *Chroniques de Froissart*, par SIMÉON LUCE, tome VI. p. LXXX.

(3) Fief situé en Saint Thual (Ille-et-Vilaine).

(4) *Arch. Nat.* J. 381 et CHARRIÈRE, II. 402-403.

(5) *Thalamus Parvus*, p. 382.

(6) *Bulletin de la Société d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine*, tome VII.

Baya, en faveur de son cousin de Mauny, une charte de donation de la terre de Ricarville, dans la Haute-Normandie (1). Il rentre en France en juillet 1370 et arriva à Toulouse le 15 de ce mois ; aussitôt, avec le duc d'Anjou, il se met en campagne à la tête d'une armée de 2.000 hommes et de 6.000 soudoyers ; le 3 août, il est à Montauban, le 14 septembre à Toulouse et le 23 octobre 1370, il est pourvu, à Paris, de l'office de connétable de France.

En résumé, Duguesclin fut absent du 22 août 1365 au 23 octobre 1370, un peu plus de cinq ans. C'est ce laps de temps que Tiphaine vit s'écouler dans son logis du Mont Saint-Michel.

L'abbé, avec lequel elle s'était liée d'une amitié telle qu'elle le fit venir à Dinan à son heure suprême, était d'origine avranchaise. Il s'appelait Geoffroy de Servon et tirait, sans doute, son nom, d'une petite paroisse située à trois lieues environ du Mont Saint-Michel (2) et qui avait eu pour seigneur la noble lignée des Foulques-Paynel. L'abbé connaissait sans doute de vieille date Bertrand Duguesclin pour l'avoir vu à Sacey, au château des Malesmains ; ce fut, bientôt, une paire d'amis ; Guillaume de Servon, lui aussi, avait l'âme d'un soldat, et l'on pourrait lui appliquer ces trois mots, transcrits par une main inconnue sur la marge d'un Évangélaire Michelien : *Miles in claustris*. Les moines du Mont ne l'avaient pas choisi sans raison : « Les nostres, rapporte Dom Huynes (3), par l'effroy des armes anglaises, recherchant un chef qui fust autant capable de commander aux religieux en qualité d'abbé qu'aux soldats en qualité de capitaine, jettèrent les yeux sur Geoffroy de Servon. » Il vivait depuis longtemps à l'abbaye, dont il était moine profès et prieur claustral. Dom Le Roy lui rend un peu sèchement justice, mais il semble bien qu'il s'occupa très sérieusement de son abbaye, et qu'il ne négligea pas non plus les intérêts de la forteresse. Elu en mars 1363, il fut presque aussitôt confirmé capitaine de la garnison du Mont Saint-Michel, par le roi Charles V (4). Ce fut lui qui obtint du roi la

(1) *Bibliothèque de l' Arsenal*, fonds des Belles-Lettres, ms. fr. 168.

(2) Servon, commune du canton de Pontorson, arrondissement d'Avranches.

(3) DOM HUYNES : *Hist. Génér.* II. 97.

(4) Des lettres patentes du 27 janvier 1357 portaient que le capitaine du Mont Saint-Michel ne serait désormais autre que l'abbé ou celui que l'abbé désignerait au roi. C'est ainsi que, le 13 décembre 1357, Geoffroy de Castegny fut remplacé par Bertrand Duguesclin ou plutôt fut mis sous les ordres immédiats du nouveau capitaine de Pontorson, qui n'était autre que le vaillant breton. Voir aussi S. LUCÉ. *Histoire de Bertrand Duguesclin*, I. 255.

confirmation d'une ordonnance préparée par Duguesclin, aux termes de laquelle l'entrée du Mont était refusée à toute personne qui « de près ou de loin, de quelque condition que eulx soyent, portant cuteaux pointus, espées ou aultres armures ; quelques soient, nobles ou autres, s'ils ne sont nos frères, ou s'ils n'ont de nous especial commandement, desquels ils soient tenus de vous enseigner (1). »

Ce fut également Geoffroy de Servon qui obligea les habitants des paroisses voisines, Ardevon, Beauvoir, Huisnes, Les Pas, à assurer, dans la place, le service du guet. Il imposa aussi, à plusieurs bourgeois du Mont, propriétaires de maisons, certaines servitudes militaires et, « ne voulant souffrir aucun bastiment dommageable à la forteresse, il obtint secrètement du roi de faire raser quelques logis (1) ».

Geoffroy de Servon n'oubliait pas non plus que l'argent est le nerf de la guerre ; aussi, prévoyant le rôle considérable que le Mont serait appelé à jouer dans une lutte inévitable entre l'Angleterre et la France, il enrichit son abbaye de nombreux fiefs nobles ; il veilla également sur sa dignité religieuse et il obtint du Pape le droit d'officier, sans permission, dans la cathédrale d'Avranches, privilège paraissant si exorbitant que Rome le restreignit plus tard. Il aimait aussi les belles cérémonies et les riches ornements. Au cours de sa prélature, malgré de grandes dépenses engagées pour la réfection de plusieurs parties importantes de son abbaye « il fist faire une mitre toute couverte de perles, aussy belle et si riche qu'aucune aultre du royaume (2) ».

Il n'est donc pas étonnant que cet abbé, « qui se comportait comme les soldats de l'Ancien Testament, tenant tousiours la truelle d'une main et l'espée de l'autre (3) », ait entretenu avec Duguesclin et Tiphaine Ragueneil les meilleures relations. Peut-être fut-elle la marraine de ce juif de Séville, appelé Isaac qui, touché par la grâce à Rouen, devant un autel consacré à l'archange, vient se faire baptiser au Mont Saint-Michel ? Epiphane Ragueneil dut tirer un horoscope certain de cette curieuse coïncidence : le juif espagnol avait été converti, subitement, le jour même de l'Epiphanie !

Elle contribua sans doute aussi, par son influence de grande

(1) DOM HUYNES, *Hist. Gén.* II. 96.

(2) DOM LE ROY, *Cur. Rech.* I. 297,

(3) DOM HUYNES, *loc. cit.*

dame bretonne, à faire profiter le Mont d'importantes donations dans son pays d'origine. C'est ainsi, qu'au lendemain même de son arrivée au Mont, en 1366, Guéheténoc, Alarin, sa femme, Josceline, Mings et Tugdual, leurs fils, confirmèrent en faveur du prieuré des Roquillats la donation des villages de Tregentel, Kerbisquel et Ros dans la paroisse de Ménéac (1) et de celui de Carnoger dans celle de Mathon.

La même année et très probablement encore à la « suasion » de dame Tiphaine, le duc Jean de Bretagne par lettre aux fermiers et aux receveurs de traites foncières, exemptait de toutes impositions, gabelle, traits et autres droits de cheminage établis sur ses terres, les denrées et les objets appartenant à l'abbaye du Mont (2).

Mais il ne faut pas se figurer que la fée ne sortait jamais du Mont Saint-Michel et tout proteste contre l'allégation d'un auteur lui faisant mener une existence de recluse derrière les solides remparts de la ville (3). Ses remparts n'étaient point ceux qui existent à présent et qui, depuis la tour du Roi jusqu'à celle du Nord, remontent à 1415. Ils furent construits par Robert Jollivet qui les souda, à l'est, sur ceux de Guillaume du Château. A 25 mètres environ de la tour du nord, s'arrondissaient, à 30 mètres l'une de l'autre, deux tourelles, à l'ouest de la Tour Boucle actuelle ; une autre tourelle s'élevait à l'angle sud du rempart, à peu près au chevet de l'église paroissiale ; à l'est de cette tourelle, séparée de la précédente par une dizaine de mètres, s'ouvrait la Porte de la Ville, bien plus rapprochée, par conséquent, que celle de nos jours, de l'entrée de l'abbaye ; les murs prenaient alors la direction du sud-ouest et se terminaient, après avoir formé une demi-lune, à une tour qui se dressait près de l'escarpement du roc naturel, au-dessous des bâtiments abbatiaux. On trouve encore quelques vestiges de ces remparts,

(1) Ménéac, à cinq lieues de Josselin (Morbihan), et non Miniac (Ille-et-Vilaine), comme le porte l'édition des *Curieuses Recherches*. Ménéac possédait sur son territoire le prieuré des Roquillats ou de Saint-Yger. Kerbisquel s'appelle aujourd'hui Kerbéquel ; on retrouverait peut-être traces des descendants des donataires de ce prieuré dans les Archives Départementales du Morbihan. Voir INVENT. SOMM. ARCH. MORBIHAN. IV. p. 311-318, verbo Ménéac.

(2) DOM LE ROY, *Cur. Rech.* I. 282.

(3) M^{me} STANISLAS MEUNIER, *Le Roman du Mont Saint-Michel*. Paris, s. d., créé, de toutes pièces une Tiphaine qui n'est pas sans grâce mais qui manque de vérité.

dont les consoles, composées de corbeaux superposés en encorbellement, supportaient le *hourd* ou parapet de pierre ; chaque console laissait entre elle un large mâchicoulis.

Pontorson recevait fréquemment la visite de dame Tiphaine. La tradition y place même une maison de Duguesclin ; mais, en fait de logis, celui-ci ne connaissait guère que les donjons. De nombreux souvenirs attiraient Tiphaine dans cette petite ville dont son mari avait été le gouverneur et où il avait juré avec Olivier de Clisson une fraternité d'armes :

Lors Glesquin et Cliczon alèrent
 Au duc d'Anjou que ils trovèrent
 A Pontorson en Normandie,
 Où il estoit en compaignie,
 Moult très grande de chevaliers,
 Avec eulx plusieurs escuiers
 Et grand seignour de tous estats (1).

C'est à Pontorson encore qu'avait eu lieu, en 1357, le fameux combat entre Bertrand et Guillaume Troussel et c'est dans son château que Tiphaine elle-même et sa belle-sœur Julienne Duguesclin avaient défendu lors de l'attaque nocturne et perfide de l'anglais Felleton (2).

Mais il y avait surtout, à moins de deux lieues de Pontorson, un château où Duguesclin aimait à se délasser de ses campagnes laborieuses ; il se retirait souvent à Sacey, sur les terres de sa mère Jeanne de Malesmains, fille de Gilbert de Malesmains, seigneur de Sacey : « Dans cette contrée, écrit l'abbé Desroches, se conserve encore le souvenir des combats particuliers qu'il y avait soutenus. Ici, il défit un Anglais d'une taille gigantesque, dont les armes étaient enchantées ; plus loin, il livra avec ses compagnons d'armes un combat mémorable où l'on compta cent vingt Anglais tombés sous sa hache. Voici le lieu où il gagna cent florins d'or ; ses armes étaient bénites et il fit mordre la poussière à un chef anglais ; là, il prit le capitaine Jean Felleton, le plus renommé des ennemis de la France (3) ».

(1) Certaines chroniques placent, avec raison, ce serment après le retour d'Espagne de Duguesclin, notamment *Le Livre du bon Jehan, duc de Bretagne*, p. 125.

(2) Voir D'ARGENTRÉ, livre V, chap. CCXXXVII ; Dom LOBINEAU, t I, p. 355 et CHASTELET, *Hist. de Du Guesclin*, p. 39-40.

(3) ABBÉ DESROCHES, *Histoire du Mont Saint-Michel et de l'Ancien Diocèse de Coutances*, II, p. 59. Caen, Mancel, 1838.

Non loin du château dont l'importance était considérable puisqu'il se trouvait sur les confins des Marches normande et bretonne (1), s'élevait l'église de la paroisse, humble ecclésiologie de campagne dont les bienfaiteurs étaient les Malesmains, depuis le commencement du XIII^e siècle (2). Ses archives n'existent plus, mais ses pierres parlent encore et elles conservent précisément, à notre avis du moins, le souvenir ineffaçable de la douce fée. On voit, en effet dans le tympan du portail un Zodiaque dont on distingue encore plusieurs signes, le Lion, le Scorpion, les Gémeaux, le Cancer et le Sagittaire. Rapprochez cette particularité des tables grammaticales qui se trouvent dans les manuscrits de l'abbaye que Tiphaine consulta certainement et demandez-vous s'il n'y a pas vraiment un rapport étroit entre ces pierres gravées et l'astrologue qui, au Mont Saint-Michel, interrogeait les étoiles et suivait à travers les espaces le cours des astres ? L'architecture de l'église de Sacey ne proteste pas, d'ailleurs, contre cette supposition ; le portail, par l'élan de ses lignes, rappelle un roman avancé et si le chœur avec ses arêtes aiguës appartient au XV^e et peut-être même au XVI^e siècle, les piliers portent dans leurs retombées d'arc la caractéristique du XIV^e siècle. Enfin nous ne connaissons pas en Basse-Normandie ou en Haute-Bretagne, d'autres églises ou monuments religieux présentant cette particularité. L'influence, sinon la main de Tiphaine, apparaît donc nettement sur les murs de l'église de Sacey.

L'annaliste, dont nous étudions le texte, nous apprend encore que Duguesclin avait laissé à sa femme cent mille florins ; c'était une très grosse somme. En 1365, c'est-à-dire à l'époque même où Tiphaine venait habiter au Mont Saint-Michel, le florin pesait exactement 3 gr. 824 d'or fin ; sa valeur était de 13^{fr},17. Le trésor de Tiphaine s'élevait donc à un million trois cent dix-sept mille francs (1.317.000 fr.) Si le chiffre est exact (car les bons chroniqueurs de l'abbaye exagèrent bien souvent), on conçoit l'étonnement du connétable quand, à son retour, Tiphaine lui dit que la caisse était vide ; mais elle put lui avouer, sans danger d'être battue comme la Pérette de La Fontaine, comment elle avait pro-

(1) La commune actuelle de Sacey n'est séparée de l'Ille-et-Vilaine que par le Couesnon.

(2) « Fralinus de Malis manibus unum feodum de parte uxoris apud Saceium. »
Lib. feod. Philip. Aug.

digué cette grosse somme. Elle l'avait distribuée aux nombreux soldats et capitaines qui étaient venus la voir « en ce Mont ». Elle dut aussi largement aumôner « les pôvres et faméliques pérégrins » qu'elle voyait, chaque jour, passer sous ses fenêtres, allant prier « dévotement » au sanctuaire du grand Archange ; et il est agréable d'évoquer ce souvenir de la noble châtelaine remettant, sans compter, des piécettes d'or et d'argent aux Miquelots, pleins de piété assurément, mais légers de pochette et distribuant de jolis angelots aux petits pastoureaux accourus, en bandes, des pays les plus lointains. Peut-être aussi puisa-t-elle abondamment dans son coffre pour payer « à l'Anglois » vers la fin de 1367, la nouvelle rançon de 100.000 doubles d'or en monnaie de Castille et qui fit sortir Bertrand des prisons de Bordeaux (1). Nous croyons aussi que le curé de l'église paroissiale, Saint-Pierre-de-Mont et qui était son plus proche voisin célébra souvent « à ses intentions » des messes largement honorées ; il fallait bien aussi obtenir le pardon de Dieu, car sa science d'astrologue n'était sans doute pas bien orthodoxe ; mais, dans sa conscience de bonne catholique, elle se disait qu'après tout les cieux où elle lisait si bien, chantaient magnifiquement la gloire de Dieu !

Si Tiphaine avait vingt-quatre ans quand elle se maria à Duguesclin, c'est qu'elle était née en 1335. Venue habiter le Mont en 1365, elle avait tout juste trente ans ; elle devait être dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté ; mais son vaillant mari pouvait dormir tranquille ; la science de sa femme aussi bien que sa joliesse n'avaient d'égales que sa vertu et sa fidélité. Le chroniqueur poète rapporte, quelque part, que Tiphaine avait confié à son époux ses fameuses tablettes. Si jamais, le soupçon le prenant, Duguesclin ouvrit le manuscrit aux feuillets où il est parlé des femmes infidèles « *Si mulier adulteravit au non ?* » la réponse de l'oracle ou le sens de l'horoscope le tranquillisèrent aussitôt ; l'heure de Mars ou de Mercure ne sonna jamais pour lui et l'on conçoit son attendrissement lorsqu'il revit, enfin, à Caen, sa chère compagne, accourue devant lui et fière de serrer dans ses bras son valeureux connétable :

« Or fu Bertran à Quen qui sa fame ot mandée,
« Qui tant fu gracieuse, sage et bien emparlée ;

(1) Le double d'or valait exactement 60 sols tournois (2 fr. 93 de notre monnaie actuelle).

« Moulte étoit en science profondément fondée ;
 « Et de haut lieu estoit aussi estroite et née,
 « Et fu de Raguenaux de Bretagne la lée ;
 « Au noble Bertrand s'est noblement présentée,
 « Et quand Bertrand la vit estroit la acolée (1).

Il y avait à peine trois ans que Tiphaine n'habitait plus sa maison du Mont Saint-Michel, quand, en 1374, elle tomba malade à Dinan, peut-être dans ce logis de la rue de la Croix où la tradition orale seule prétend qu'elle demeura. Sentant sa fin très prochaine, bien que son quarantième printemps n'eût pas encore fleuri, elle appela auprès d'elle Geoffroy de Servon. Il accourut ; six heures suffisaient pour se rendre du Mont à Dinan ; en passant par Pleudihen, il dût jeter un regard attristé sur le château de la Bellière où Tiphaine aimait aussi à venir (2). Il la réconforta par de pieuses paroles et ils évoquèrent assurément plus d'un souvenir du Mont Saint-Michel ; puis, le bon abbé ayant fait à dame Dugesclin les suprêmes onctions, l'âme un peu mystique de la fée s'échappa de son corps gentil et s'envola vers l'éternité à travers les espaces éthérés où roulent les mondes. Deux jours après, Geoffroy officiait pontificalement en l'église Saint-Sauveur et sa voix tremblait sans doute d'émotion, quand il donna la dernière absoute ; enfin le convoi se dirigea lentement vers le couvent des Jacobins et le cercueil disparut bientôt et pour jamais dans les sombres caveaux de la chapelle.

Quand il eût quitté ses habits sacerdotaux, le bon abbé prodigua certainement des paroles de consolation à l'infortuné connétable. Elles furent, à n'en pas douter, éloquentes et persuasives : quelques mois après, Dugesclin épousait Jeanne de Laval.

ETIENNE DUPONT.

(1) *La Vie Vaillant Bertrand du Guesclin*, vers 17.983-17.990.

(2) Le château de la Bellière en Pleudihen, appartenait en 1300 à Raoul Chevalier. Par son testament du 3 novembre 1329, il fit plusieurs legs au monastère des Jacobins de Dinan pour lequel il avait une affection particulière ; en 1362, Philippe de Dinan, vicomte de la Bellière fonda une chapellenie dans l'église paroissiale de Pleudihen ; le château, situé au bord d'un étang, n'a de remarquable que ses nombreuses et hautes cheminées tachetées d'hermines et surmontées de couronnes comtales, hérissées de crochets. Un écrivain normand MAXIMILIEN RAOUL, dont l'*Histoire du Mont Saint-Michel* (Paris, Ledoux, 1834, in 8°), fourmille d'erreurs, prétend que le curé de Pleudihen possédait un petit cahier en vélin d'une centaine de pages aux figures cabalistiques et qui était l'œuvre à Tiphaine. » Mais il avoue n'avoir jamais pu retrouver (et pour cause) ce petit cahier qu'il admirait dans son enfance.

